

# LE PROGRÈS



## DU FINISTÈRE

22, rue René-Madec, QUIMPER.

Paraissant le Samedi.

**ABONNEMENTS**

Quimper, Finistère et départements	08 fr.
Europe	6 fr.
Autre départements	6
Étranger	7

## ECHOS DU FRONT

### " LA FINE BLESSURE "

Il y a eu des pages émouvantes écrites du front. Nos lecteurs en ont trouvé à cette place qui respiraient l'héroïsme le plus pur. Elles sont dépassées par ces pages crayonnées sur un lit d'hôpital, par un blessé qui n'avait plus que quelques jours à vivre. Atteint grièvement une première fois à la cuisse, le sergent Arzel, vicaire de Pouldergat, avait rejoint le front, où il était le modèle et l'ami de ses hommes. Le 11 Juin dernier, dernier, il était blessé une seconde fois. Et c'est de l'hôpital du Beauvais, qu'à l'occasion de la fête d'un de ses amis, il écrivait ce récit de l'attaque du 11, la dernière à laquelle il devait participer.

**"24 Juin 1918**

**Bonne et sainte et heureuse fête, bonne santé et bonne chance ! A l'occasion de ta fête, je t'annonce une bonne nouvelle : j'ai encore la " fine blessure".**

**Parti en renfort le 2 Juin au ... d'infanterie (fourragère), je montais en auto pour les lignes le 10 juin au soir. A minuit, on arrivait au cantonnement, dans l'Oise, entre Montdidier et Noyon, vers M.-B., où nous avons arrêté net la poussée des boches sur Compiègne.**

**A 4 heures du matin, le 11, branle-bas et en route sans sac. Pauvres petits de la classe 18, qui étaient avec nous, comme nous les plaignons, eux si jeunes, d'aller tout de suite comme cela en pleine fournaise !**

**A 8 heures, halte ! On nous conseille de casser la croûte, sans nous dire encore officiellement ce que nous allons faire. Je le savais par mon officier; mais je le gardais pour moi. A 9 heures, re-en route ! A 10h30, re-halte, dans un ravin. Réunion des sous-officiers aux commandants de compagnie. Il faut prendre immédiatement les dispositions pour le combat. On va attaquer les boches qui sont là, devant nous, à 500 m, à 1000 m peut-être, on ne sait au juste.**

Nous plaçons nos hommes. Le tir de barrage commence. Les obus pleuvent, les mitrailleuses boches crépitent. Nous attendons. Je me recommande à Dieu, à la Sainte Vierge et aux Saints : je pense une dernière fois aux parents, aux amis.

A 11 heures, en avant ! Rien ne me fait plus rien : ni balles, ni obus, je m'en moque. En avant ! Bing ! Un de mes hommes tombe : une balle au ventre. C'est un territorial. Je lui donne l'absolution à distance.

Ah ! Ce qu'il en pleut tout de même ! Je vois un autre de mes hommes porter vivement les mains à la tête, tourner, s'appuyer à un camarade, et tomber. Il en tient assez ; je l'absous. Une autre balle, tandis qu'il râle à terre, lui casse les reins. Le voilà raidi ! C'est un petit de la classe 18 ! Enfin voici les Boches. Ils sont là une cinquantaine, dont les têtes émergent d'une tranchée. Nous sommes sur le billard. On se redresse, on s'aligne, on tire, calmes comme à l'exercice. C'est admirable !

Les Boches cèdent devant notre arrogance. Les uns font " camarade ". Un gaillard me vise. Vite, je le mets en joue. Son coup part. Il me rate. Je prends mon temps, voulant l'avoir. Un choc ! Me voilà sur le dos. Aie ! Que ça brûle ! Je fais un signe à mon lieutenant, qui part de l'avant avec les camarades, tandis que je reste là, sautant comme une carpe brusquement tirée du sec.

Je crois que j'ai, dans les jambes, une bombe incendiaire. Mais non ! C'est mon sang, bouillant, dans lequel je me baigne. Ah ! Mon Dieu !

Je réfléchis. A notre gauche, pendant notre avance, nous n'avions aucun Français : rien que des Boches. Je viens d'essuyer un feu de flanc, et c'est une balle de mitrailleuse qui m'a couché, dans cet état, mes deux cuisses traversées. Ils en veulent à mes cuisses, décidément.

Ma faiblesse est extrême : je ne puis faire un mouvement. Et j'ai soif !... Ah ! Mais, j'ai du vin dans mon bidon. Avec mille efforts, je parviens à le dégager ; je me repose. Je le débouche : cet effort me fatigue ; je me repose encore. Je veux boire : mon bidon est à sec ! Je regarde : il est percé par une balle, lui aussi. Bon ! En voilà pour ma soif !...

Les mitrailleuses crépitent toujours, éraflant mon corps ; les obus pleuvent ; et puis, voilà les gaz. Vite, je mets mon masque, qui était, lui, à ma portée. Je pense à tout et à tous. Trop faible pour m'en aller, aurai-je le bonheur qu'on vienne me ramasser ? Deux fois, dans la journée, des camarades ont passé près de moi, me promettant de me faire prendre. Ils ne sont pas venus ! La nuit, elle, est arrivée. Mon Dieu, le froid ne viendra-t-il pas à bout de moi ? En tout cas, voici des tanks. Ils vont m'écraser ! Je lève un bras, ne pouvant faire mieux. Dieu soit béni ! Ils passent à côté.

**La nuit passe aussi, et je ne suis pas mort. Il est 7 heures. Je me sens un peu plus fort. Je me lève sur mon séant, je regarde. Oh ! Un homme, là-bas ! "Au secours !" Il m'entend; Il vient : c'est un brancardier. Il m'emporte. J'étais à 500 mètres du poste de secours, et j'étais demeuré 20 heures sur le terrain, abandonné de tous, sauf du bon Dieu, et sans que j'ai eu un instant de découragement. Mais ça été, tout de même, un mauvais quart d'heure à passer !!!**

**Hervé Arzel"**

Huit jours après avoir écrit cette lettre, le 1<sup>er</sup> Juillet, le sergent Arzel expirait, gardant devant la mort cette même sérénité d'âme qu'il avait montrée devant l'ennemi. Il avait 33 ans.